

Zones amères et/ou la mise en page d'un univers clos Julie-Andrée T

Jean-Claude Saint-Hilaire

Numéro 71, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Hilaire, J.-C. (1998). Zones amères et/ou la mise en page d'un univers clos : Julie-Andrée T. *Inter*, (71), 50–51.

ZONES AMÈRES ET/OU LA MISE EN PAGE D'UN

Julie-Andrée T pratique la performance. Elle est jeune. Elle terminera peut-être un bac à Concordia. Elle lorgne du côté de l'Europe. Elle a performé plusieurs fois au Lieu au cours des dernières années. Elle connaît bien cet espace. Cet espace est devenu Julie-Andrée T, le temps d'une installation.

Il m'a rarement été donné de voir une installation où la présence du corps de l'artiste était aussi palpable : la mise en page d'un univers clos... j'ai déambulé.

Par terre, en définissant un espace rectangulaire, orienté à l'oblique par rapport aux murs, l'artiste a écrit au sol plein de mots, de manière automatique, une sorte de mantra intimiste qu'elle livre à grands coups de crayon, rapides.

Y a-t-il une séparation entre sa performance et le travail installatif qui en résulte ? Certes peu. Les murs et le plancher du Lieu ont capté son passage, une semaine d'activité et de manipulation de l'espace. Étonnant. Mais commençons par le début.

Pendant 6 heures elle marchera, les yeux bandés, tenant un crayon et traçant ainsi une ligne continue, s'accumulant tour après tour, créant un réseau inextricable de graphite, horizontal, ceinturant l'espace comme une bobine de fil métallique entourant une dynamo, générant une sorte d'électricité palpable dans la galerie. Les aspérités et les décrochements des murs laisseront s'imprimer les genoux, les coudes, la poitrine de l'artiste, le mur, de moins en moins blanc, absorbant patiemment toute une série d'ecchymoses. Une bande son enregistrera la fin du parcours. Une boucle sera constituée et diffusée par une chaîne de minuscules hauts-parleurs au-dessus de cette ceinture de graphite. Présence par le son, trace, donc, du geste.

* Et comme si le besoin de se mouvoir me dérangeait...
Ne me questionne pas je ne réponds plus...
Je respire à peine ça t'étonne ?...
Je ne remonte plus à la surface je coule...
Je te regrette, tu me manques, je te baise, je te baise...
Je suis cynique, je vois rouge, je ris rouge, je mange rouge, je je je... *



UNIVERS CLOS

par Jean-Claude SAINT-HILAIRE

Le plancher aussi, de moins en moins blanc, garde les souvenirs physiques de la femme qui l'a arpenté, en marchant, en rampant, sur le ventre, à genoux, patiemment, imprimant un motif qui s'estompe par ici, ressort plus net par là. La séance d'écriture a laissé dans la marge, autour du texte, cette texture grise, sorte de « all over » tamponné par ses genoux, ses pieds, ses mains.

Et puis elle dessine un nouveau rectangle, parallèle aux murs, superposé sur celui oblique. Un rectangle qui est en fait un grand cadre de bois sur lequel est tendue une pellicule transparente de plastique et qui deviendra un bassin d'eau qui submerge pratiquement la moitié de la salle. Le geste antérieur, l'écrit, se lit toujours à travers la mince couche d'eau. Plus tard, Julie-André T recouvrira une bande d'un mètre de large d'une couche de sucre en poudre le long d'un des grands côtés et d'un des petits côtés du bassin, immaculée.

Au-dessus d'une des extrémités du bassin, une grande plaque de plâtre carrée d'une dizaine de centimètres d'épaisseur et d'un mètre et demi de côté plane, suspendue au plafond. Une chaise de bois emprisonnée dans cette gangue blanche traverse ce dernier élément, orienté selon un axe oblique par rapport au bassin.

Le soir du vernissage, Julie-Andrée T termine l'installation/performance en un dernier rituel spatial. Lentement et péniblement, elle rampé, tout le tour de la galerie, en ne s'aidant que des orteils, les bras traînant de chaque côté. La boucle est fermée. Pour sa récompense elle lèchera un peu de ce sucre et puis tracera avec son corps un triple sillon, sur deux mètres de sucre. Elle terminera son périple, nue, corps fragile et blanc, assise dans le bassin, dans lequel elle aura versé deux gallons de vinaigre. Seule en face des autres elle suffoquera une bonne minute, le visage immergé et, enfin, lèchera et pansera un de ses orteils meurtri. Rideau !

Julie-Andrée T nous a fait entrer dans son univers clos. Elle a envahi Le Lieu, il est devenu elle. Nous séjournons dans son corps meurtri et blanc, son corps fragile et sale, son corps se mouvant dans la rigueur géométrique et blanche. Elle a permis qu'on entre en elle en franchissant cette porte qui donne sur la rue du Pont. Elle nous livre sa solitude amère, cette pathétique Diane au bain qui ne peut compter que sur sa propre langue pour calmer ses maux, face à cette « société qui isole très infailiblement » [Paul-Émile BORDUAS, *Le Refus global*, 1948].

